

—Je me rendis aussitôt dans cette ville, poursuivit Alphonse. Je fréquentai tous les endroits publics où j'avais quelque chance de rencontrer René ; mais pendant une semaine, ce fut inutilement. Enfin, je sus qu'il devait, certain soir, assister à une représentation dans je ne sais plus quel théâtre. Vous m'excuserez de ne pas vous en dire le nom et de passer également sous silence celui de beaucoup d'autres endroits ; alors même que je me les rappellerais, il me serait, je le crains, impossible de les prononcer. Je pris avec moi un ami, un Français, et j'allai le soir à ce théâtre. Je n'étais pas dans la salle depuis bien longtemps quand j'aperçus René. Je le considérai quelques minutes avec surprise. Il était seul dans une loge et ne se doutait pas que je me trouvasse si près de lui. Mon étonnement venait de ce qu'il m'était impossible de découvrir le moindre changement dans sa physionomie, dans son attitude ou même dans sa mise. J'avoue que je m'attendais à le retrouver quelque peu différent de ce brillant comte que nous avions tant aimé, dont le goût et l'esprit avaient fait loi dans notre monde. La vie nouvelle qu'il menait depuis un an n'avait pu manquer de transformer jusqu'à sa personne. Il n'en était rien. A la manière noble et aisée dont il s'appuyait sur le bord de sa loge, dont il s'inclinait pour écouter, au regard fier et calme qu'il promenait sur la salle, il me sembla que de longs mois et des milliers de lieues ne nous séparèrent plus de Paris et de nos joyeuses soirées d'autrefois. J'oubliais tout le reste, j'aurais voulu me jeter dans ses bras. Pendant que je le regardais ainsi, ne pouvant détourner mes regards de sa chère et sa charmante figure, quelqu'un qui causait près de moi prononça le nom de Laverdie. La conversation, naturellement, se faisait en anglais : l'ami qui m'accompagnait comprenait assez bien cette langue.

—Ils disent, traduisit-il, que c'est ce Français si intelligent qui exploite les nouvelles carrières auprès du lac Érié.

Un acte venait de finir et je me levai. Dans le corridor, la première personne que je rencontrai fut René. La joie la plus vive parut sur son visage lorsqu'il m'aperçut, et il s'avança la main ouverte. Je le regardai, froidement, comme le premier passant venu et, sans répondre à son salut, sans toucher la main qu'il me tendait, je le croisai avec lenteur. Je n'avais pas fait deux pas qu'il était de nouveau en face de moi, la joue pâle, la lèvre frémissante.

—Vous me saluerez, monsieur ! s'écria-t-il.

Tout le dédain, toute l'ironie, toute la puissance d'outrage que je pus trouver dans mon cœur, je les fis passer sur les lèvres et dans mon regard.

—Qui êtes-vous donc, monsieur ? lui demandai-je.

Il chercha sur lui d'une main tremblante une carte qu'il me présenta. C'était cela que j'attendais. Je saisis cette carte. Ce n'étaient plus, sur un carré de bristol, les mots écrits par le plus fin graveur de Paris : "Comte René de Laverdie" ; mais le nom de "René Laverdie", sans particule, sans titre, laid, difforme, estropié, méprisable à mes yeux comme l'aurait été le nom le plus obscur et le plus plébéien.

Je regardai ce nom, je le lus tout haut, je ricantai, ivre d'insulte et de rage. J'eusse voulu jeter la carte à mes pieds. Ce qui m'empêcha de le faire, ce fut la crainte que René ne me frappât ; je tenais avant tout à ce qu'il restât l'offensé.

Je me suis repenti depuis de ma cruauté. Madame, il est, je crois, impossible de souffrir plus que mon malheur.

Leux ami n'a souffert dans ce moment-là. Le mal que je faisais était si affreux que la fureur dont il avait d'abord été saisi s'éteignit dans la violence de cette torture. Je vis une telle douleur dans le regard qu'il me jeta, que j'en fus comme désarmé.

—J'accepte votre carte, monsieur, lui dis-je. Mes témoins seront chez vous demain à la première heure.

Vous ne serez pas moins étonnée que je ne le fus moi-même, madame, lorsque vous saurez quelle proposition étrange les témoins me rapportèrent le lendemain. René, étant offensé, avait le choix des armes, de l'heure et du lieu du combat. On aurait pu croire qu'il n'était pas fort impatient d'obtenir satisfaction et de laver son honneur de la tache reçue : il fixait le rendez-vous à un mois de là, demandait qu'il eût lieu dans un endroit déterminé des forêts voisines de sa demeure, et, comme arme, indiquait le pistolet. Toutefois, comme c'était m'imposer une longue attente et le plus un voyage difficile, il déclarait que, si je trouvais trop pénible de me soumettre à sa décision, on s'entendrait pour choisir tel jour et telle place qui me conviendraient mieux. Après un moment de réflexion, et bien que trouvant ce message des plus extraordinaires, je répondis aux témoins que M. Laverdie était dans son droit et que je me conformerais aux désirs qu'il avait exprimés.

Cette fantaisie de mon adversaire me paraissait extrêmement fâcheuse : mais, ayant fini par en prendre mon parti, je passai les trente jours qui suivirent à visiter quelques grandes villes et à m'exercer au pistolet.

Comment il se fit, madame, que certaines de mes idées se modifièrent sous l'influence des spectacles nouveaux pour moi qui vinrent frapper mes yeux, ce n'est pas ce qu'il vous importe de savoir. Cependant vous ne pourriez comprendre la suite de ce récit, ma conduite ni celle de René, si je ne vous faisais part de l'état d'esprit dans lequel je me trouvais la veille même, je me trompe, quelques heures avant la matinée fixée pour notre duel.

L'endroit où devait avoir lieu la rencontre est situé vers les confins d'une vaste forêt qui s'étend sur les bords du lac Érié. L'extrémité occidentale de cette forêt renferme les terres mises en exploitation et les carrières dont vous avez entendu parler. C'est là que René habite encore aujourd'hui. Du côté opposé s'élève une petite ville, où dans mon impatience, j'étais arrivé plusieurs jours avant celui du rendez-vous.

Que ne puis-je vous peindre, madame, la magnificence de la nature de cette région des grands lacs américains !

Dans cette solitude admirable, au sein de ces forêts majestueuses, auprès de cette mer paisible qui venait à mes pieds rouler ses flots d'eau douce, je me sentais envahir par des pensées nouvelles. J'avais d'ailleurs une source de réflexions autre que le spectacle de ces merveilles : je venais de voir bien des choses pendant ce mois passé dans les grandes cités américaines, à Boston, à Washington, à New-York. Ah ! madame, nos horizons ne nous paraissent jamais si bornés que lorsqu'il nous arrive de vouloir les étendre. Enfermés dans notre univers et dans notre nature, nous trouvons encore moyen de rétrécir une si étroite prison : nous en ramenons les limites aux frontières d'un pays, aux murailles d'une ville, aux privilèges d'une caste ! Quelquefois nous les resserrons plus encore. . . . Voilà quelle idée me frappa surtout, en face d'un grand peuple et d'une grande nature, que le hasard seul me donnait l'occasion d'admirer, car je ne m'étais jamais soucié de les connaître. Je ne remis jamais en question aucun des principes que j'ai